Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 22

Artikel: Les biens de chez nous : les truites
Autor: Divico
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-221859

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les froids sont faits pour les fourreurs
L'azur est fait pour les romances,
Et la foudre avec ses horreurs,
Pour les sociétés d'assurances.

Un ciel d'une égale couleur
Sans jeux ardents et sans cascades,
Avec une aimable chaleur
De dix-sept degrés centigrades,

De petits conduits souterrains,
Comme des tuyaux dans les caves,
Auraient arrosés les terrains
Où nous semons nos betteraves ;

Puis un foyer, sitôt après,
Creusé dans de la terre à brique,
Par quelques tubes faits exprès,
Aurait versé du calorique...

Erreur ! Si, dans un temps lointain,
Dieu, qui ne veut rien d'inutile,
Nous dota d'un ciel incertain
Qui, tour à tour, brûle ou distille ;

S'il nous a donné les saisons,
Les almanachs, les astronomes,
Les interrogateurs d'horizons,
Les observateurs de symptômes,

S'il nous a donné les cadrans
Des baromètres qu'on tapote,
Les vents, les brises, les courants,
La girouette qui tremblotte ;

Le temps qu'il fait ou qu'il fera,
Le temps meilleur ou le temps pire,
Le temps qu'on eut ou qu'on aura
Sous la République ou l'Empire ;

C'est pour que, toujours nous puissions
Avoir, infinis, sans limites,
Des sujets de conversations
Lorsque nous faisons des visites.

Miguel Zamacois.

La conférence du désarmement vue par un consommateur. — Qu'est-ce que monsieur désire ? Eau de Seltz ?... eau nature ?...

— Et alors -... à quoi ça aurait servi la conférence de Washington ?... Moi je supprime radicalement la flotte !

Aménités féminines. — J'espère que vous allez mieux. Vous n'aviez pas l'air bien, hier, quand j'étais chez vous ?

— J'avais un fort mal de tête... mais il s'est dissipé aussitôt que vous avez été partie !...

UNE POISON

Ah pour sûr que c'est une poison et une toute fine poison que mon homme ! Ainsi parlait dame Sylvie, la femme à Sami, le magnin de Jussens. — Pensez donc qu'il me plante là, un jour comme ce jour, que j'ai la lessive et que la laie a mis bas ! C'est une poison d'homme, une roûte, que je vous dis ! Il s'en va se royaumer par Morges avec les 71 ! Encore une toute fine bande que ces 71, je plains leurs pauvres femmes! J'espère au moins qu'elles n'ont pas toutes la lessive aujourd'hui et une laie qui met bas, comme moi ! Oh ! voyez-vous, les hommes, prenez les uns, prenez les autres, c'est tout le même diable et le meilleur ne vaut rien ! A-t-on idée, aussi, de mettre une assemblée de contemporains le jour de la lessive et que la laie met bas, ça n'a pas le sens des communs, ma foi non ! On en va faire aussi, nous, les femmes, des assemblées de contemporaines et pis qu'on en aurait autant à se raconter qu'eusses, on les ferait en buvant le café au lieu de se remplir le pètre de nouveau et de rentrer tout emmodés après ! On s'arrangera de les faire le jour où les hommes feront boucherie pour leur faire voir ce que c'est d'être plantés un jour de corvée ! Ils ont tous les prêtesques pour déguerpir de la maison ; les contemporains, l'inspection, les votes, l'essai des pompes, le conseil communal, la foire de Morges ou de Cossonay, les tirs et les enterrements ! Ah, je vous promets qu'ils la font belle ces guenilles d'hommes, et nous autres, pauvres femmes, on a pour se distraire que la lessive et les cochons à soigner ! Ma Lina, quand elle sera grande, ne mariera au moins pas un paysan, je m'en vais lui chercher un ministre, elle l'aura au moins toujours à la maison, sauf un moment le dimanche matin et pis elle pourra au moins encore aller voir à l'église ce qu'il dit et ce qu'il fait.

Avis à Messieurs les ministres qui ne sont pas des poisons d'hommes !

Pierre Ozaire.

LES BIENS DE CHEZ NOUS
LES TRUITES

Faire grise mine à une platelée de truites de l'Arnon, panées, grillées, dorées à souhait, à la queue recroquevillée et cassante, à l'arôme fait de beurre au noir, préparées par l'experte hôtesse du restaurant du Raisin, d'une façon que n'eût pas dédaignée Brillat-Savarin en personne, paraît un cas extraordinaire et impossible, à moins d'être un moribond ayant un pied dans la tombe, et encore en est-il qui réussirait à le retirer et à conserver la vie après avoir mangé si bonnes et délicieuses choses. Or, ce cas saugrenu m'est advenu. J'ai repoussé le plat tendu où semblaient frétiller encore, dans leurs gaînes rôties, ces truitelles jolies ayant juste la mesure officielle, mais auxquelles le plus rigide des préfets n'aurait rien trouvé à redire. C'est étrange ! Mais c'est ainsi ! Et voilà pourquoi :

Lorsqu'un mets, ou boisson quelconque, nous rappelle un mauvais souvenir, il nous arrive, n'est-ce pas, de ne pouvoir ni en manger, ni en boire. Enfant, je détestais cordialement les carottes cuites à l'étouffée. Un jour, l'on voulut me forcer d'en manger. J'en fus malade. Et, depuis lors, je ne puis ni les voir, ni les sentir.

Vous connaissez le Maillu. Sinon, pour les profanes, c'est un ruisseau discret, ombré, caché, jaloux, encaissé, tortueux, un vrai ruisseau à truites, qui descend de Fontaines sur St-Maurice. Quoique du sexe fort, il a toutes les allures d'une jeune fille. Là, bruyant, taquin, rapide, insaisissable. Ici, murmurant, gazouillant, cascadant de douces paroles grêles, tremblantes d'émoi et donnant à les entendre, le frisson d'amour. Par ailleurs, tranquille, profond, langoureux, tentateur, nous arrêtant sur son bord, prêt à des folies, nous faisant tressaillir lorsque son onde limpide vibre, traversée d'un rayon rapide, aguichant, ainsi que le coup d'œil d'une fille. Par ici, caché, jaloux, sauvage, ne montrant rien de ce que l'on voudrait voir. Et là-bas, nu, dépouillé de tout, étalé en plein soleil, comme une baigneuse offrant ses grâces. Coquin de ruisseau va !

Et, pour cela, je l'aime tout plein, ce Maillu de chez nous. Il a le charme de l'imprévu ; le palpitant de ce que l'on sent sauvage, capricieux, risquant de nous échapper ; l'attrait de ce que l'on vit fantasque, changeant et fugitif. Car il est tout cela, le Maillu !

Mon plaisir était d'y aller barboter. Ce qu'il représente pour moi de culottes trouées, de tabliers déchirés, d'habits mouillés, de leçons manquées, d'appels des miens, de tirées d'oreilles, de gifles, de rhumes, de bonnes parties et de bons souvenirs, est incalculable. C'était mon ruisseau, mon Maillu, et je l'aime bien !

Il est peuplé de truites, de nos belles truites, vives, craintives, richement pointillées, et si appétissantes. Mon ami Banderet, un tout malin, m'avait appris comment on les prend à la main. Et, sans dire que l'élève dépassait le maître, j'avais atteint une certaine habileté à les saisir délicatement et à les jeter sur le bord herbeux d'un coup brusque. En gardant les vaches, on les fricassait à la broche, sur un feu de brindilles sèches. Quels festins avec quelques pommes de terre rôties dans la braise ! La crainte de Pandore et celle d'une fessée remplaçaient tous les assaisonnements.

Or, il m'advint un jour une singulière aventure. Couché à plat-ventre sur le bord du Maillu, me retenant d'une main à la racine d'une troche de saules, j'explorais de l'autre une excavation s'étendant sous le tronc, et où je savais que des truites se logeaient. J'avance ma main, doucement, entre deux eaux. Je sens un corps froid. Tiens, une truite de taille, me dis-je. Je repère la queue d'un toucher léger. Je remonte la mai le long du corps, le frôlant à peine, comme pou une caresse. Puis, lorsque j'admets être à plei corps, derrière les ouïes, je serre brusquemer mes doigts, ainsi que des ressorts, je les crispe e une griffe solide et je tire. Sous les racines enche vêtrées, la bête résiste. Un remous boueux s forme et je ne distingue rien. Mais je tiens bon Mon bras est ferme comme une baguette d'acier. Je resserre mon étreinte. Mon coude s'articule dans une tirée plus forte. Je sens la bête qui cède. Un dernier effort ! La proie s'abandonne soudain. Je ramène vivement mon bras à moi. Et... ...ah ! horreur et stupéfaction ! — un gros serpent gigote dans mon poing crispé. Sa queue bat dans le vide, s'accroche à mon cou et, tel un fou, lard hideux, m'enserre avec une évidente satisfaction d'avoir trouvé un point d'appui. Je suffoque de peur, de répulsion et de souffle coupé. L'extrémité de la queue se promène sur ma figure et je n'apprécie nullement ces humides baisers. Tout près de mes yeux, ceux du serpent pétillent avec des reflets d'émeraude. Je me suis rendu compte rétrospectivement qu'ils étaient aussi angoissés que les miens. Du moins, j'aime le croire ! Je lâche ma capture. Le serpent se serre son anneau. Il me glisse sur le ventre, tombe dans le ruisseau et je vois à son sillage éperdu que sa retraite est une fuite. Mais moi, j'étais incapable d'en faire autant. Atterré, je restais là, assis, tremblant, transi et brisé d'émotion. Une fatigue intense m'immobilisait les membres. Je regarde autour de moi. Personne. Alors, je me mis à sangloter, pas longtemps, et cela me fit du bien. Puis, je me suis levé. Je me secoue, comme font les barbets pour avoir moins froid et reprendre du courage. Et je me suis dit en crachant par terre : « Peuh ! une couleuvre, la belle affaire ! » Et après avoir ainsi méprisé ce qui m'avait fait peur, je suis rentré à la maison, les deux mains dans mes poches, sans rien dire à personne de mon aventure. Vous êtes les premiers à qui je la raconte. Mais, malgré ma fanfaronnade quand je vois ces petites truites jolies, que gamin je prenais à la main, le souvenir de mon collier visqueux me revient à la mémoire. Je sens quelque chose de glauque et de glacé qui me serre le cou et les truites, panées ou non, ne passeraient pas mon canal stomacal.

Voilà pourquoi j'ai repoussé votre appétissant plat, tout en ayant le regret de ne pouvoir partager votre heureuse agape.

— « A la vôtre ! »

Nous trinquons en silence et vidons nos verres chacun suivant pour un moment le fil de ses pensées.

(Journal d'Yverdon). *Divico.*

LES SINGES

A la Guyane, un marchand,
Qui vendait en voyageant,
Colportait plein son ballot
Des bonnets de matelots,
Tout sommeillant sous leurs poids.
Il s'arrêta dans un bois,
Sans voir que des sapajous
Occupaient les acajous.

Dès qu'il eut fermé les yeux,
Les singes malicieux
Descendirent le piller,
Sans toutefois l'éveiller ;
Puis, se coiffant sur-le-champ
Des bonnets pris au marchand,
Regrimpèrent alentour,
Amusés d'un si bon tour.

Le marchand, fou de douleur
En constatant son malheur,
Comme s'il déraisonnait
Lance à terre son bonnet.
Les sapajous, l'imitant,
Jettent les leurs à l'instant :
Ainsi l'heureux Guyanais
Retrouva tous ses bonnets.

Louis Tupet.

Prudence. — Et vos relations avec madame votre belle-mère, toujours excellentes, chez Monsieur ?

— Toujours... mais par téléphone.